

A l'école de la langue française

Pour les migrants qui arrivent en France, l'apprentissage de la langue est un impératif. En région parisienne, à Saint-Denis, l'école Thot a mis au point un enseignement qui mêle cours de langue et accompagnement social, culturel et professionnel.

« Vous avez fait un voyage d'une semaine à Paris. Vous racontez dans votre journal personnel ce que vous avez fait, jour après jour. Vous parlez de vos impressions sur la vie à Paris. Écrivez un texte de 60 à 80 mots. » Hisam lit à haute voix la consigne de l'exercice. L'accent accroche encore un peu mais la prononciation est presque fluide. Penché sur sa table de travail, concentré, ce Soudanais de 24 ans passe au travail écrit. Sur sa feuille, il inscrit au stylo-bille: *« Lundi, j'ai nagé magnifiquement à la piscine. Mardi, j'ai visité exactement tous mes amis à Paris. (...) Dimanche, je suis parti joyeusement. »* « La grammaire, ça va, c'est logique, explique le jeune homme, mais le plus difficile, c'est les mots. » Avec un peu d'aide, il se corrige... *« Dimanche, je suis parti le cœur joyeux... »*

Il y a un an et demi, quand, au terme d'un long périple, Hisam est arrivé en France, il savait juste dire *« merci beaucoup »*. Et guère plus en novembre 2018, quand il a débuté les cours de français à l'école Thot, située à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Dans quelques semaines, pourtant, le 28 mars, le jeune homme passera les quatre épreuves, écrites et orales, du diplôme d'études en langue française (Delf) A2, le deuxième niveau de français langue étrangère (FLE), qui valide une capacité à s'exprimer dans des situations simples de la vie courante. Le début d'une nouvelle vie, espère Hisam, qui

vit en centre d'hébergement et attend une réponse à sa demande d'asile.

Comme Hisam, ils sont une dizaine ce matin-là à préparer le Delf A2 dans cette classe. Et à se débattre avec les verbes d'action, le passé composé et les adverbes. *« J'ai mangé naturellement »,* tente Hamid, Soudanais comme Hisam. *« Non, c'est trop bizarre le dire comme ça, même si tu manges bio! »* répond, rieuse, Marie Demestre, le professeur de français langue étrangère, qui réclame un passé composé avec l'auxiliaire être. *« Je me suis promenée avec le chien »,* propose Sofia, venue d'Érythrée. *« Oui c'est bien, mais proposez-moi quelque chose en rapport avec le tourisme! »,* demande Marie. *« J'ai visité la Chapelle! »,* plaisante Jamal. Tout le monde rit car le quartier parisien de la Chapelle, où les migrants qui n'ont pas d'hébergement dorment dehors, n'a rien de touristique. *« Je suis allée au Musée du Louvre »,* lance enfin Margaret. *« Eh ben voilà! »,* s'exclame Marie. À côté d'elle, Claire, bénévole, écrit sur le tableau blanc les mots appris au fur et à mesure. Le sourire aux lèvres.

« On essaie de travailler dans la joie, explique Marie, la professeure. Quand ils sont paisibles, on peut faire de l'écrit. Quand ils sont tristes, on parle. Mais il faut tout le temps faire attention car ils peuvent être très fragiles. Certains mots, comme le mot

“bateau”, peuvent ricocher très loin. »

La jeune femme évoque un exercice avec une autre promotion, où il était question de raconter une mauvaise journée. On aurait pu s'attendre à des histoires de téléphones cassés, de rendez-vous ratés. Un jeune homme a parlé du jour où il a vu son ami mourir en mer...

Mais ce matin, l'atmosphère est enjouée. Marie a ramené des croissants, des boissons sucrées et des roses rouges pour les filles de la classe. C'est la Saint-Valentin. Cela amuse les garçons. Hisam parle d'un concert de musique soudanaise auquel il voudrait aller. On lui suggère de proposer un rendez-vous aux autres, via la messagerie WhatsApp ouverte pour la classe. Sur les murs, sous les drapeaux de la Coupe du monde, entre les affiches du vieux Paris et la carte du métro, une photo du petit groupe sous la neige est punaisée.

Très soudée, la classe de Hisam fait partie de la septième promotion d'élèves formée au français par Thot. Le projet est né en 2015 dans l'esprit des trois cofondatrices, Héroïse Nio et Judith Aquien, toutes deux investies auprès des migrants qui s'étaient installés dans le lycée désaffecté Jean-Quarré, rejointe par Jennifer Leblond. *« On s'était aperçues que, quand on leur demandait de quoi ils avaient besoin, beaucoup nous disaient que ce qu'ils voulaient, c'était ap-*

prendre le français », raconte Héloïse Nio. À l'époque, de nombreux bénévoles donnent déjà des cours de français mais le suivi par les élèves est erratique et ne débouche pas sur une qualification.

Quant aux cours prévus par l'Office de l'immigration et de l'intégration, ils ne s'adressent qu'à ceux qui ont un titre de séjour. « Nous avons fait le choix de nous adresser plutôt à ceux qui ont un niveau inférieur au bac et nous privilégions ceux qui sont les plus fragiles, qu'ils soient demandeurs d'asile, déboutés ou dublinés », précise Héloïse Nio, devenue, depuis, directrice de Thot.

Grâce à une cagnotte solidaire et à l'aide de différentes subventions, Thot, acronyme de « transmettre un horizon à tous », mais aussi référence au dieu égyptien du savoir, est créé en 2016. « Nous voulions être au plus près des besoins de la vie quotidienne mais nous voulions aussi un enseignement régulier et professionnel », précise Mariame Camara, la directrice pédagogique. « Comme dans une vraie école, on apprend dans une classe avec un professeur que nous rémunérons même si nous avons aussi des bénévoles qui font du tutorat. » Pour les étudiants, l'école est quasi gratuite puisqu'ils ne paient que 7 € pour une session de quatre mois de cours de onze heures par semaine, renouve-

lable une seule fois. La première promotion est accueillie le 11 juin 2016. Depuis, 344 étudiants ont été formés à des niveaux qui vont du diplôme initial en langue française (Dilf) au Delf A2. Plus de huit sur dix ont obtenu l'examen.

Mais Thot ne se résume pas aux cours de français. Tous les jeudis, Héloïse tient une permanence sociale, qui permet aux étudiants de recevoir de l'aide pour leurs problèmes de logement, de santé, de papiers... Sur la centaine de camarades de promotion d'Hisam, une dizaine sont d'ailleurs sans domicile fixe. Une avocate bénévole, spécialisée dans le droit d'asile, vient prêter main-forte. Deux fois par semaine, une psychologue est aussi disponible à l'école pour un premier contact. Ceux qui en ont besoin peuvent ensuite la consulter dans son cabinet, gratuitement durant la formation. Une semaine d'atelier artistique est également proposée à chaque classe, ainsi que des sorties au musée, au théâtre ou dans des clubs de sport... Enfin, un atelier emploi est prévu deux heures par semaine.

C'est l'heure justement, et il y a foule à l'atelier emploi. À trois semaines de l'examen, la plupart des étudiants ont un CV et certains une idée de ce qu'ils veulent faire. Bérénice Geofray, chargée de l'orientation profes-

sionnelle, veut maintenant les entraîner à l'entretien d'embauche. Alaa se verrait bien chauffeur de taxi. Face à Hassan, qui s'improvise recruteur, il se montre un peu timide. Mais Hassan se révèle un gentil employeur qui propose de travailler « de 9 à 17 heures, mais pas le week-end ». Hamid, en faux patron d'un hôtel 5 étoiles, est d'une autre trempe face à Lucy, qui veut être femme de ménage. Il lui précise avoir « besoin de gens très respectables, très bien habillés » et lui annonce qu'elle devra « faire le ménage, les draps et s'occuper des petits déjeuners ». « D'accord, acquiesce Lucy, mais combien tu vas me payer pour ça? » « 7 € », répond Hamid. « Il faut vouvoyer un patron et 7 €, ça ne correspond pas au salaire minimum », corrige Bérénice, en précisant que la prochaine fois les étudiants pourront rencontrer un professionnel du bâtiment.

« En Allemagne, dès que les migrants arrivent, on leur apprend la langue et on les forme. En France, regrette-t-elle, il faut attendre qu'ils aient les papiers pour que ça démarre. Quand ils les ont, ils pensent qu'ils vont pouvoir gagner leur vie mais ils ne sont pas encore formés. C'est beaucoup de temps de perdu. » ■

par Birchem Nathalie

REPÈRES

344 étudiants formés depuis 2016

Leur nationalité: les Afghans et les Soudanais représentent la majorité des étudiants de l'école Thot, loin devant les Érythréens, les Somaliens, les Tchadiens ou encore les Libyens et les Tibétains.

Leur niveau de scolarité: 19 % des étudiants n'avaient jamais été scola-

risés avant, 7 % l'ont été uniquement en école coranique, 25 % l'ont été seulement à l'école primaire, 32 % au collège ou au lycée. 3 % avaient entamé un cursus universitaire.

Leur statut: 40 % sont demandeurs d'asile, 22 % sont dublinés (et à ce titre censés demander asile dans un

autre pays), 4 % sont en appel après un refus d'asile, 2 % sont déboutés. 32 % sont reconnus réfugiés.

Leur réussite: le taux de succès à l'examen (Dilf, Delf A1 ou Delf A2) est de 83 %. ■